

I. Le site et ses monuments

L'oasis de Palmyre est située à peu près à égale distance entre la côte méditerranéenne et la vallée de l'Euphrate. C'est une étape obligée pour quiconque entend traverser le désert syrien dans l'un ou l'autre sens. Face à un enlèvement de la montagne côtière, dit trouée de Homs, un passage s'ouvre à travers la chaîne des collines qui coupe le désert de Damas à Deir ez-Zor. Au-dessus d'une grotte d'où jaillit le ruisseau chaud et sulfureux d'Efqā, le col débouche sur la palmeraie qui, depuis des temps immémoriaux, porte le nom de Tadmor, transformé par les Grecs en *Palmyra*.

Les dangers de la traversée ont rendu la piste de Palmyre impraticable la plupart du temps. Mentionnée de loin en loin par les sources cunéiformes, l'oasis n'a pris de l'importance qu'au 1^{er} siècle avant J.-C., lorsqu'elle est devenue la plaque tournante du grand commerce international, organisé par les chefs arabes qui fournissaient le marché de l'Empire romain en produits de l'Orient. Cette conjoncture ne dura que trois siècles, puis Tadmor s'assoupit de nouveau, jusqu'au réveil touristique que l'on connaît aujourd'hui.

Les ruines de Palmyre remontent à cette brève période d'épanouissement et traduisent la nouvelle richesse des marchands. La civilisation qu'ils connurent, et qui caractérise aussi certaines villes

de Mésopotamie, présente, faute de raffinement classique ou de vigueur innovatrice, une version locale de l'hellénisme, assaisonnée d'apports arabes, babyloniens, iraniens... Par le hasard de la conservation et des découvertes, elle nous est mieux rendue à Palmyre que partout ailleurs. Quand il arrive à Palmyre, le voyageur est au premier abord impressionné par les tours funéraires. Ces monuments déterminent l'aspect de la nécropole sud-ouest, où passe l'actuelle route de Damas ; ils sont encore plus nombreux dans la vallée des Tombeaux, défilé par lequel débouche la piste antique des caravanes, encore en usage jusque dans les années cinquante. Le paysage y est comme hérissé de ces tours carrées, parfois de belle pierre de taille, plus souvent d'aspect grossier et puissant qui donne une impression de robustesse un peu barbare. Les tours funéraires constituent un type de tombeau bien particulier à Palmyre, même si quelques exemples, moins développés, sont à signaler dans la vallée de l'Euphrate. Ce sont à l'origine des monuments dressés sur les tombes que contenait le socle. A Palmyre, l'évolution locale produisit de véritables catacombes en hauteur, avec des *loculi* mortuaires étagés en cinq ou six chambres superposées, prêts à recevoir des centaines de morts dans chacune de ces « maisons d'éternité » vouées à la lointaine postérité des riches citadins.



8

8. Porte d'entrée de l'hypogée d'Artaban.

9. Vallée des Tombeaux.

10. Tombeau de Marona (236 ap. J.-C.).

Néanmoins, les nécropoles abritaient à peu près autant de tombeaux d'autres types, notamment des galeries souterraines et des mausolées richement décorés dans un style que l'on peut définir comme une transposition baroque du répertoire classique. Il en reste de pittoresques monceaux de pierre de taille, des chapiteaux, des blocs à moulures et à rinceaux. Les parois de ces tombeaux étaient criblées de *loculi* étagés que l'on fermait au moyen de plaques sculptées à l'image du défunt.

Si la corolle de tours qui court sur les flancs de la butte Umm Belqis (« Reine de Sabat ») est visible de partout, on a tout intérêt à s'engager plus loin, et à visiter la tour d'Elahbêl, sise au fond de la vallée des Tombeaux, puis l'hypogée dit des « Trois Frères », avec ses peintures célèbres qui, au début de ce siècle, ont posé le problème des origines de l'art byzantin (« l'Orient ou Rome »), et, enfin, d'autres hypogées, reconstitués au sud-est des ruines.

On y verra, à côté des plaques de fermeture des *loculi*, des hauts-reliefs représentant des scènes familiales où des hommes étendus, accompagnés de leurs épouses, se font servir à boire par leurs enfants. Le vin est ainsi devenu à Palmyre un symbole de prestige social et de bien-être, comme les lourdes parures des femmes et les habits brodés des hommes qui prennent part à ces réunions de famille, rappel nostalgique d'ici-bas ou promesse de l'au-delà.

Aujourd'hui, la ville proprement dite présente surtout des files de colonnes qui coupent le champ de ruines dans tous les sens et se profilent



9



10

de loin en loin sur le ciel. Du fait des restaurations, elles sont d'ailleurs de plus en plus nombreuses. Parmi ces alignements domine la Grande Colonnade, dont il reste des tronçons tantôt à droite, tantôt à gauche de la rue principale, qui traversait jadis la ville d'un bout à l'autre, bordée de hauts immeubles et de bâtiments publics, chacun d'entre eux étant précédé de sa propre colonnade ajustée à l'ensemble.

Large d'environ trente mètres, mais curieusement dépourvue de dallage, cette voie offrait, depuis l'ombre des portiques, un cadre prestigieux à la vie quotidienne, mais aussi aux festivités et aux processions qu'elle accueillait. Témoins de cette grandeur, les consoles greffées à un tiers de la hauteur de chaque colonne, destinées à supporter les statues d'airain offertes aux citoyens méritoires. Il n'en subsiste que les inscriptions gravées au-dessous, qui énumèrent les noms et titres de ces bienfaiteurs publics et privés.

La perspective de la Grande Colonnade était coupée, en fonction des obstacles que la rue rencontrait dans sa traversée du tissu urbain, par des monuments qui en masquaient savamment les déviations. On s'y engagera au bord de la route moderne, près d'un arc au plan en « tranche de camembert », qui négocie ainsi un brusque virage de la rue en faisant passer la chaussée et chacun des bas-côtés par ses trois baies ornées de plates-bandes et de caissons sculptés. Cet arc date du début du III^e siècle, ainsi que la colonnade voisine, dirigée vers le grand temple de Bêl (nous y reviendrons par la suite), et que la grande exèdre

(devant, à gauche) précédée de quatre colonnes libres, très hautes, qui portent chacune leur propre entablement. Dans l'autre sens, la rue s'engage entre les thermes, à droite, et le sanctuaire de Nabû, à gauche.

Au-devant des thermes, un perron à quatre colonnes de granite s'avance sur la chaussée. Derrière, aux péristyles et piscines à ciel ouvert, ont été ajoutés, tardivement, les bains chauds munis d'hypocaustes, contribution de Sossianus Hiéroclès, gouverneur de Syrie sous Dioclétien. Les Palmyréniens de la belle époque se contentaient peut-être de l'établissement thermal souterrain installé dans la grotte d'Efqa.

En face des thermes, le sanctuaire de Nabû tourne le dos à la rue principale, non sans avoir subi l'ablation d'un angle de sa cour pour laisser passer la voie. Son entrée se trouve du côté opposé, et s'ouvre sur la piste et le quartier, entièrement disparu, qu'elle animait. Dans la cour entourée de colonnes à chapiteaux toscans se dressait, sur un haut podium de style romain, un temple périptère corinthien consacré vers le milieu du II^e siècle après J.-C. sur l'emplacement d'un temple plus ancien. Au-devant de la cella, un petit monument, récemment reconstitué, rappelle que nous sommes en Orient : c'est un cube de pierre de taille, entouré de colonnettes, qui représente sous ce déguisement superficiel l'archaïque *kaaba* des nomades. Cet exemple architectural permet de mesurer la complexité de l'environnement culturel de Palmyre : la symbolique arabe de la présence divine s'applique ici à un dieu babylonien identifié à Apollon et gratifié d'un temple à la romaine !

Plus loin, la rue principale passe à côté du théâtre : la construction de cet édifice, commencée vers 200 après J.-C., ne fut jamais achevée, et le demi-cercle de l'auditoire n'atteint que la mi-hauteur de la scène. Tout près, une agora carrée, bordée de portiques, s'ouvrait elle aussi vers le sud, en direction des quartiers commerciaux et de la piste caravanière. Par la suite, ce côté de la place fut bloqué par un rempart, de même que l'accès principal au théâtre, devenu une porte de la ville.

Devant le théâtre, les colonnes de la rue principale portaient une rangée de statues dédiées aux personnages les plus célèbres qui déterminèrent le destin de la cité au III^e siècle : Odaïnat, Zénobie et leur protégé Septimius Worod ; les inscriptions bilingues, en palmyrénien et en grec, sont toujours bien lisibles sous les consoles.

On arrive ainsi au « tétrapyle », monument qui porte mal son nom (moderne) car il n'a rien d'une porte. C'est un podium carré qui supporte quatre socles disposés aux angles, chacun d'entre eux étant surmonté de quatre colonnes de granite rose d'Assouan (actuellement, quinze colonnes sur seize ont été refaites, les colonnes d'origine ayant disparu). Cet ensemble servait à fermer la perspective de la Grande Colonnade à l'endroit où les constructions préexistantes avaient imposé une déviation.

Le secteur de la Colonnade qui va du « tétrapyle » vers l'ouest est plus ancien que les autres secteurs, et date du milieu du II^e siècle après J.-C. Le quartier Nord fut tracé à la même époque, et composé de maisons disposées au cœur du damier régulier des rues. J'ai eu récemment l'occasion de

fouiller une partie de ce quartier, notamment une maison et une basilique qui, malgré sa conversion tardive au culte chrétien, avait certainement eu quelque usage civil, ainsi que le suggèrent les inscriptions caravanières de la colonnade située devant elle.

Le tracé de la Grande Colonnade, vaste artère séparant la ville nouvelle de la ville ancienne, marque peut-être le parcours d'un rempart désaffecté. Cette extension organisée succéda de peu à l'accession de Palmyre au statut de ville libre, statut accordé par Hadrien, qui visita l'oasis en 129 ; cet empereur initia des projets comparables (mais jamais menés à terme) à Athènes et à Gerasa, en Jordanie.

L'autonomie fiscale alors obtenue porta rapidement ses fruits, avec dans un premier temps l'organisation des revenus municipaux, réglés par le célèbre tarif de 137. Les fondations publiques et privées se multiplièrent : ainsi, un certain Malê, fils de Yarḥai, qui avait fourni à l'occasion de la visite de l'empereur de l'huile « aux citoyens, aux troupes et aux étrangers venus avec lui », construisit deux ans plus tard, alors qu'il était secrétaire du conseil municipal, le temple de Beelshamên dans l'une des cours du sanctuaire anciennement établi au nord de la Grande Colonnade.

Cette rue principale débouchait à l'ouest de la nécropole. La famille qui en profita pour ériger sur la rue le porche à six colonnes de son tombeau familial était certainement influente, mais il ne s'agissait pas de la famille régnante : l'inscription du tombeau fondé par Odaïnat a été réemployée au XIII^e siècle au-dessus de l'entrée du sanctuaire de Bêl, transformé en forteresse.



11

En tournant à gauche, on se retrouve tout de suite au milieu d'une autre artère à portiques, dite « Colonnade transversale ». Excessivement large, cette artère était occupée par le marché, qui consistait en deux rangées de boutiques, progressivement munies de portiques au cours du II^e siècle, avant qu'une place ovale à colonnade, terminée par une porte décorative à trois passages, ne ferme cet ensemble à son extrémité sud.

11. Le camp de Dioclétien. Sur la hauteur, le château arabe.

12. Le temple de Bêl, long côté ouest.

13. L'agora.



12



13

Cette porte fut incorporée vers 300 dans l'enceinte de Dioclétien, qui de ce point rejoint l'agora et le temple de Bêl et bouche l'accès à tous les monuments qui s'ouvraient vers le quartier Sud, désormais abandonné, et à la route traversant la ville par l'actuel lit du Wadi. Les bâtisseurs, utilisant sans façon tous les éléments à leur portée, ont rasé le temple d'Arsû, laissé en dehors, jusqu'à ses fondations, ainsi que bien d'autres bâtiments, maisons et tombeaux. En revanche, ce rempart réduit entourait le centre ville avec les principaux monuments publics et une région périphérique à l'ouest ; s'élevaient à cet endroit, à l'extérieur de l'enceinte du rempart archaïque dont les traces subsistent sous la Colonnade transversale, le sanctuaire de la déesse Allat. Fondé à la lisière de la nécropole, il s'est vu entourer par les casernes d'un camp de légionnaires.

Ce « camp de Dioclétien », fouillé par la mission polonaise durant plus de vingt ans, présente au fond l'édifice des *principia*, c'est-à-dire le quartier général, construit au flanc d'une colline au moyen d'éléments prélevés en grand nombre sur des tombeaux ou d'autres monuments démontés. Il domine aujourd'hui le champ de ruines, faisant contrepoids à la masse du sanctuaire de Bêl, à l'opposé de la ville. Toutefois, cette vue d'ensemble tient entièrement à l'état actuel du site, où restent debout des colonnes et quelques murs. La chapelle aux enseignes avec son abside, précédée d'une longue salle transversale et d'un porche surélevé, surmonte la place d'armes et la rue à colonnade qui y mène entre les îlots des casernes. Un tétrapy- le marque le carrefour de cette rue avec une autre

voie, perpendiculaire, qui conduit au sanctuaire d'Allat.

Celui-ci survécut jusqu'à la fin du IV^e siècle, sous la forme d'une semi-ruine sommairement aménagée. Il est néanmoins possible de définir les étapes de son développement, depuis la fondation, vers 50 avant J.-C., d'une petite chapelle contenant une idole archaïque, en passant par l'érection successive des portiques de la cour jusqu'à la construction, vers le milieu du II^e siècle, de la cella vitruvienne qui enchâssa pieusement la chapelle primitive entre ses murs articulés de pilastres corinthiens.

Ce temple ressemblait beaucoup à celui de Beelshamên, dont nous avons évoqué la fondation plus haut. La cella, insérée non sans peine dans la plus petite des cours à colonnades élevées progressivement à partir du début du I^{er} siècle après J.-C., abritait au fond un ensemble architectural très chargé qui servait à l'exposition des reliefs cultuels ; cette iconostase avant la lettre remplaça une chapelle primitive où l'image du dieu était surmontée d'un linteau aux aigles, heureusement conservé entier. Des fragments d'un linteau identique ont été retrouvés au temple d'Allat, où trônait une statue assise de la déesse, seulement connue par des répliques miniatures ; en revanche, on y a découvert une statue grecque d'Athéna, un ex-voto de prestige, ainsi qu'un lion gardien colossal qui veille aujourd'hui sur les portes du musée de Palmyre. Il est difficile d'imaginer contraste stylistique plus marqué entre deux œuvres, celles-ci participant pourtant de la civilisation composite de l'oasis.

Ces sanctuaires ne peuvent se mesurer au temple de Bêl, qui prend place parmi les plus grands ensembles du monde antique. C'est au début du I^{er} siècle après J.-C., qui marqua le départ de la carrière commerciale de la ville, que les Palmyréniens décidèrent de remplacer le temple archaïque de leur grand dieu par un édifice digne de leur nouvelle richesse. Consacré en 32 après J.-C., sa construction semble s'être prolongée sur une longue période. Plus récentes sont les colonnades de la cour, doubles sur trois côtés, ainsi que le portique, unique mais plus haut, situé sur le côté ouest, derrière le propylée, terminé en 175 et fortifié en 1132 par un chambellan des princes de Damas. La cour carrée de deux cents mètres de côté comportait, au-devant de la cella, un bassin, un autel monumental et une salle de banquets sacrés. En pénétrant dans le temple par la porte située sur l'un des longs côtés, on découvre, à droite et à gauche, deux chapelles surélevées qui remplacèrent sans doute les bâtiments préexistants à cet endroit. Celle de gauche, plus importante, comportait un bas-relief cultuel fixé sur la paroi du fond, tandis que celle de droite était sans doute destinée à abriter des objets portatifs exhibés lors des processions. L'édifice possédait une terrasse sur le toit, mais son aspect extérieur s'apparentait davantage au type hellénistique élaboré par Hermogène au II^e siècle avant J.-C. Les chapiteaux de la colonnade corinthienne étaient de bronze doré et appliqués aux troncs de pierre, qui seuls subsistent ; sur les bas-côtés les plus courts, les demi-colonnes ioniques sont le souvenir du pronaos et de l'opisthodomé, supprimés pour laisser la place aux chapelles intérieures.

Devant l'entrée sont exposés d'intéressants bas-reliefs sculptés sur les poutres de la colonnade du temple ; le style de ces sculptures est le plus souvent palmyrénien, tel que l'on peut connaître l'art palmyrénien grâce à de nombreux reliefs votifs et funéraires. La représentation strictement frontale, qui souffre bien peu d'exceptions, la composition rigide qui aligne les personnages immobiles sans lien organique entre eux, le souci documentaire du détail, de l'ornement et, parallèlement, l'indifférence quasiment générale aux traits du visage, telles sont les caractéristiques de cet art qui, avec des variantes locales, régna à Palmyre, à Doura-Europos, à Hatra, c'est-à-dire dans les villes de la steppe syro-mésopotamienne, située à cheval sur la frontière entre l'Empire romain et l'empire des Parthes, qui partageaient en outre l'usage de la langue araméenne.

Les trois centres que nous venons de nommer ont été conquis entre 240 et 273 et détruits entièrement, Palmyre exceptée, réduite pourtant au rang de garnison de province. Nous connaissons fort peu les villes de la région qui ont survécu. Il existe ainsi une lacune entre le III^e et le VI^e siècle, lorsque la civilisation chrétienne d'expression araméenne, dite « syriaque », est apparue déjà pleinement constituée. C'est la distance qui sépare les bas-reliefs de Palmyre et les icônes de l'Orient chrétien, mais qui les sépare sur un même chemin.

Michel Gawlikowski